

LES CANADIENS DE L'OUEST

(2 vols.)

PAR M. JOSEPH TASSÉ

L'histoire des peuples n'est pas toute entière chez les historiens. Ils nous présentent une chaîne d'événements dont les rois, presque toujours, sont les anneaux ; ils nous racontent les guerres, les expéditions, les conquêtes, la fondation des villes, les sièges remarquables, les victoires des grands capitaines, leurs défaites : ce n'est pas là toute l'histoire. La géographie, c'est aussi de l'histoire. Hérodote serait souvent incompréhensible sans Strabon, le géographe. La poésie, c'est aussi de l'histoire. Donnez-moi, disait lord Chatam, les chants populaires d'un peuple et je vous laisserai lui rédiger des lois.

Avec l'historien, le géographe et le poète, les enseignements de l'histoire sont encore incomplets. Où est la part du peuple, du vulgaire, comme on se plaisait à dire sous le grand roi Louis XIV, qui véritablement constitue la nation ? L'histoire de la royauté peut édifier les rois. Il y a dans le peuple une autre royauté, basée, celle-ci, non pas sur le hasard de la naissance, mais sur la grandeur d'âme, le courage, le génie, la persévérance, le malheur. Cette royauté est pleine d'enseignements pour tout le monde. Chacun de nous peut devenir roi de cette royauté-là.

L'histoire, cependant, qui n'aime que le faste, laisse de côté dans le champ de la moisson ces riches épis : le biographe vient et les recueille. C'est Plutarque complétant Thucydide et Tite-Live.

Le Canada, comme la Grèce antique, a aussi ses hommes illustres. Notre histoire est pleine de dévouements isolés, de grands courages ignorés, de hauts faits inconnus. Chacun de nos ancêtres a été un guerrier, un découvreur remarquable, un chef de sauvages auxiliaires, un marin intrépide, un martyr. Parcourez l'Amérique du Nord dans sa longueur et dans sa largeur, depuis Saint-Jean de Terre-Neuve jusqu'à Saint-Jean de Vancouver ; depuis la Baie d'Hudson jusqu'à la Louisiane, partout vous trouverez les traces glorieuses de nos ancêtres, ou de nos concitoyens.

Pas une ville qui n'ait été, ou assiégée, ou défendue, ou fondée par l'un des nôtres ; pas un sentier qui n'ait été foulé par le pied de nos traiteurs ; pas une montagne qui n'ait été explorée par quelques-uns de nos découvreurs ; pas un lac qui n'ait été sillonné et baptisé par nos voyageurs ; pas une rivière qui n'ait été remontée à sa source par nos canotiers chantant des airs du pays ; pas une tribu sauvage où le nom canadien n'ait été mêlé au terrible chant de guerre, où les nôtres n'aient siégé à côté des chefs.

Cependant, ouvrez Garneau et Ferland, et vous y trouverez à peine mentionnés les noms de ces explorateurs qui ont découvert plus de lacs, de montagnes, de rivières et de plaines que Stanley n'en a entrevu, de ces diplomates qui, dans des congrès plus efficaces que celui de Berlin, nous ont ménagé l'alliance des grandes tribus de l'Ouest, ont reculé nos frontières jusqu'aux Montagnes-Rocheuses.

Une lacune existait donc dans l'histoire de notre pays, une lacune considérable. De fait, la véritable physionomie de notre race, cette nature féconde, cosmopolite, si l'on peut parler ainsi, capable également des plus hauts raffinements de la civilisation et de la plus primitive barbarie ; qui fait du parisien l'émule du citoyen d'Athènes, et du traître canadien l'émule du chef indien tatoué et panaché ; cette aptitude instinctive à s'accommoder d'une police exagérée et d'une vie toute sauvage, témoignage de notre double origine romaine et celtique, n'avaient peut-être pas été suffisamment mis en relief par l'histoire écrite de la race française. Nous connaissons à satiété le français poudré, frisé, maniéré de la cour ; nous avions le soldat de Rocroi et d'Austerlitz ; nous avions vu le vandalisme renaître avec les communistes et les septembriseurs ; nous savions les qualités exquises du paisible cultivateur d'une ferme berrichonne et normanne ; nous avions Henri Martin, Thiers

et Alexandre Dumas père : nous n'avions pas Fenimore Cooper.

Les *Canadiens de l'Ouest* de M. Tassé comblent cette lacune.

Les *Canadiens de l'Ouest* ne sont cependant pas complets. Ils ne sont pas tout ce que le lecteur attend. Attaché à la stricte lettre du titre de son livre, M. Tassé ne nous donne que la vie des Canadiens proprement dits : ceux qui, quoique Français de sang, sont nés dans le pays. Les grands découvreurs français, les du Lhut, les Nicolet, les Pierre Gauthier de Varennes, les Joliette, les La Salle et vingt autres noms plus ou moins connus, n'entrent pas dans sa galerie des Canadiens. De crainte de se heurter à des Français de France, il pénètre à peine dans l'histoire. Ses héros sont presque tous des contemporains. A peine quelques-uns remontent-ils jusqu'au milieu du siècle dernier. C'est une erreur à mon sens ; l'idée générale de l'ouvrage est incomplète. Peut-être l'auteur se réserve-t-il d'en faire un volume séparé, dans une nouvelle édition.

Les *Canadiens de l'Ouest* sont toute une révélation, même pour ceux qui sont passablement familiers avec nos historiens et nos archives.

La statistique nous disait bien que l'arbre de la famille canadienne étend ses racines dans la plupart des villes américaines ; nous savions que l'Illinois, l'Ohio, le Missouri, l'Iowa, le Wisconsin, le Minnesota, le Michigan, pour ne parler que des Etats de l'Ouest, renferment des milliers de Canadiens-français. Mais dans quelles circonstances ces colons ont-ils émigré ? Quelle part ont-ils prise à la fondation, au développement, à la prospérité des villes et de ces états, nous ignorions tout cela.

L'histoire du Mexique ne nous était connue que par son état chronique de révolutions, par ses mines d'or, par les trahisons de Cortez, par les malheurs de Maximilien. Voici que la grande figure canadienne émerge au-delà du continent, grandit, remplit le fond de l'horizon, et dans ce fantôme lointain, quelque citoyen de nos villes, quelque cultivateur de nos campagnes, reconnaîtront un ami, un parent qu'ils croyaient perdu.

L'Ouest de la confédération canadienne n'est pas moins rempli de nos compatriotes que l'Ouest des Etats-Unis.

Il n'y a pas jusqu'aux régions boréales, dont la découverte et l'exploitation ne soient disputées par les nôtres. La baie d'Hudson est une mer canadienne ; la rivière Mackenzie a été explorée par eux ; ils ont laissé la trace de leurs raquettes sur les neiges polaires.

Demandez à la Compagnie de la Baie d'Hudson quels sont ses chefs d'excursion les plus intrépides, quels sont ses interprètes les plus habiles auprès des Sauvages ? Des Canadiens, vous répondront-ils.

Voilà le champ dans lequel M. Tassé a glané ses héros, champ vaste, illimité, aux parcours variés, aux sites pittoresques s'il en est au monde : les neiges éternelles, les prairies immenses, les montagnes, l'océan et le firmament du ciel au-dessus de la tête. Pour un pareil domaine, il fallait de pareils hommes.

Il n'y a que des Français pour entrer ainsi dans le désert inexploré, comme un roi rentre dans son royaume. Véritablement, nous étions faits pour rester les maîtres du continent.

Mais, n'allez pas croire que les héros de M. Tassé soient simplement des personnages de roman, des types pour Fenimore Cooper, des chevaliers errants en quête d'aventures, des utopistes cherchant dans le désert l'homme idéal de Jean-Jacques Rousseau.

Le côté poétique n'est qu'accidentel pour eux. Sans doute, la grande liberté des bois sourit à leurs rêves d'indépendance ; les périls des lointaines expéditions à travers les prairies, les lacs et les montagnes aiguillonnent leur esprit ; il entre dans leur nature de Français d'être hardis, intrépides, téméraires même ; loger sous une tente, se nourrir de venaison et de pêche ; n'avoir pour boussole que l'étoile

polaire ; disputer d'adresse, d'agilité, de force et d'éloquence avec l'enfant des bois, conviennent à leur tempérament chevaleresque. Cependant, le but de leurs courses a toujours un objet pratique, utilitaire : s'amasser une petite fortune, donner l'aisance à leur famille, découvrir et exploiter une mine, tracer une route aux caravanes marchandes, ménager l'alliance d'une tribu sauvage, choisir le site d'une ville, voilà le constant mobile de leurs expéditions aventurières.

C'est ainsi qu'ils ont attaché leurs noms, des noms français à toutes les rivières, à tous les lacs, à toutes les collines, à toutes les stations de relais, à toutes les chutes d'eau, à tous les portages du Grand-Ouest. Touchante réminiscence de la patrie absente, toute entière dans leurs cœurs, dont ils retrouvaient l'image à chaque instant sous leurs yeux.

Les grandes villes de l'Ouest, dont la rapidité étonne le nombre, ont été fondées par eux dans des sites remarquablement bien choisis : Milwaukee, par Solomon Juneau ; Dubuque, par Julien Dubuque ; Saint-Paul, par Vital Guérin ; Peoria, par J. B. Mallet ; Galveston, par Ménard ; Saint-Joseph (Missouri), par Joseph Robidoux, et enfin, Chicago, la reine de l'Ouest, par Beaubien.

M. Tassé n'a pas groupé ses héros dans l'ordre chronologique. Ce qu'il s'agissait de faire ressortir, ce sont les lieux où ils ont figuré. Il prend d'abord des Canadiens dans l'Ouest des Etats-Unis, puis dans le Nouveau-Mexique, dans la Californie, et enfin dans l'Ouest et le nord du Canada. Cette méthode est naturelle, facile et sans confusion pour le lecteur.

Charles de Langlade est le premier personnage qu'il nous présente. C'est aussi le plus important de tout son Panthéon, à cause de ses hauts faits personnels, et surtout à cause des grands événements auxquels il a pris part.

Peu de Canadiens ont exercé sur les Sauvages une influence aussi grande que Langlade, influence formidable contre la puissance anglaise avant la conquête, influence toute bienfaisante pour eux après 1769. Il est initié à tous les complots, à toutes les conjurations que trame contre eux Kon-diarok, le Machiavel, en même temps que le Pyrrhus des tribus de l'Ouest ; on le trouve à l'assaut de tous les forts anglais par les Sauvages, et plus d'une fois il les conduit lui-même à la victoire.

Le succès de la bataille de la Monongahéla, l'une des plus décisives qu'aient remportées en Amérique les Français sur les Anglais, lui revient en majeure partie.

Ecoutez plutôt le narrateur lui-même :

Parti du fort (Duquesne) le neuf juillet, à huit heures du matin, Beaujeu se trouva à midi et demi en présence des Anglais, au moment même où ils faisaient halte sur la rive sud de la Monongahéla, pour prendre leur dîner. Les Français et les Sauvages n'avaient pas été aperçus par l'ennemi, et ils s'embarquèrent dans des ravis et des bois épais, qui formaient une ceinture infranchissable sur la rive opposée.

Langlade comprenant tout l'avantage de la position, se rendit auprès de Beaujeu pour le presser d'engager l'action ; mais le commandant français sembla faire la sourde oreille. Langlade réunit alors les chefs sauvages, leur fit voir l'importance d'attaquer à l'instant les Anglais, et leur conseilla d'aller demander l'ordre de commencer la bataille. Lui-même fit une seconde démarche auprès du commandant français, et insista énergiquement sur la nécessité d'attaquer immédiatement l'ennemi : " Si l'on veut se battre, lui dit-il, il faut le faire tandis que les Anglais, ne soupçonnant pas le péril, ont mis leurs armes de côté, ou lorsqu'ils passeront à gué la rivière, car ils sont trop supérieurs en nombre pour pouvoir leur résister en rase campagne."

Beaujeu, mettant enfin terme à ses hésitations, commanda l'attaque.

Après une résistance de quelques heures, les soldats de Braddock prirent la fuite, et les Canadiens et les Sauvages les chargèrent à coups de haches, les forçant de se jeter dans les eaux de la Monongahéla, où beaucoup se noyèrent.

Ceci se passait en 1755.

Voyons à présent la part que prend Langlade à la journée des Plaines d'Abraham, journée fatale, qui a décidé du sort du Canada-français.

A la nouvelle que le pays avait jeté le cri suprême : *Annibal ad portas*, que Wolfe était aux portes de Québec, Langlade et de la Vérendrie, l'un des décou-

vreurs des Montagnes-Rocheuses et de l'Océan Pacifique, " descendirent la grande rivière avec douze cents Cristinaux, Sioux, Sacs, Folles-Avoines, Sautaux et Renards." Langlade, ajoute M. Tassé, venait offrir sa vaillante épée à Montcalm, qui, le premier de nos héros, n'avait que des héros à commander.

Wolfe arriva en vue de Québec avec 12,000 hommes et une flotte considérable. Les Français se hâtèrent d'occuper l'espace compris entre la rivière Saint-Charles et le Saut Montmorency. Ils étaient divisés en trois corps d'armées, commandée, la droite par Vaudreuil, la gauche par Lévis, et le centre par Montcalm.

Le 25 juillet, un détachement de l'armée de Wolfe, fort de 2,000 hommes, vint pousser imprudemment une reconnaissance à travers le bois jusque tout près des retranchements français. Langlade, qui surveillait ses mouvements à la tête d'un nombreux parti de Sauvages qu'il avait fait mettre en embuscade, se rendit auprès de M. de Lévis pour l'engager à appuyer l'attaque qu'il avait préparée contre l'ennemi.

Il revint plusieurs fois vers Lévis, employa les sollicitations les plus pressantes, mais en vain. L'on voulait se battre à l'europpéenne. Ce fut là le malheur des généraux français.

Si les conseils de Langlade avaient prévalu en cette occasion, comme ils avaient prévalu à la Monongahéla, quatorze ans auparavant, tout un détachement de l'armée de Wolfe était taillée en pièces. Ce qui restait des envahisseurs, démoralisés par un si grand échec, n'aurait pu résister à notre armée ; Québec était sauvé, et le Canada demeurait à la France.

Ces détails, d'une haute importance, M. Tassé les a recueillis, non pas dans les bulletins des commandants français, dédaigneux des milices du pays et de ce qu'ils appelaient le *système canadien*, mais dans le témoignage des Anglais eux-mêmes, surtout dans un curieux *Dialogue des morts entre le marquis de Montcalm et le général Wolfe*, écrit, à ce que l'on croit, par un officier écossais, du nom de Johnstone.

Tant d'imminents services avaient, cependant, attiré l'attention des autorités, même de la Cour, puisqu'à son retour à Machillimakinac, après les tristes événements de Québec, Langlade trouva une commission de lieutenant, signée de Louis XV, qui l'attendait.

La conquête du pays consommée, le rôle de Langlade change complètement. Il avait compris que la France venait de perdre définitivement le Canada, et qu'il fallait se soumettre loyalement à la triste nécessité.

Aussi, le grand empire qu'il avait pris sur les Sauvages, il l'emploie désormais à les apaiser et à sauver les Anglais des terribles représailles qu'ils exercèrent contre eux. Car, nos alliés des bois, Pontiac et ses tribus coalisées, n'enterrèrent pas, eux, la hache des combats à la soumission du pays à l'Angleterre ; ils attendirent longtemps, l'arme au poing, le réveil du Grand Roi, leur Père, qui ne devait plus se réveiller pour eux. Québec, Montréal avaient capitulé, qu'ils montaient encore à l'assaut des forts de l'Ouest, et ne tentaient rien moins que de détruire, à eux seuls, la puissance anglaise dans toute l'Amérique du Nord !

Jusqu'en 1775, Langlade ne prend aucune part aux entreprises des Sauvages contre les Anglais ; tout au contraire, il eut sauvé Machillimakinac et toute la garnison, si le commandant Etherington eut écouté ses sages avis. Mais, à l'occasion de la guerre de l'indépendance américaine, nous le retrouvons à la tête de ses derniers alliés, poussant ses incursions jusqu'au cœur des Etats américains. Ce n'était plus contre l'Angleterre qu'il combattait, mais c'était toujours contre des Anglais.

Jean-Baptiste Cadot, le second nommé sur la liste des Canadiens de l'Ouest, est une de ces natures originales, entrepreneurs, dont la hardiesse nous étonne quelques fois.

Catlin, exposant de curiosités américaines, avait formé le projet d'emmener à Londres une troupe de Peaux-Rouges pour donner aux habitués de Regent street une série de représentations sur les